

d'agrément. Au revoir. Demain on viendra connaître le résultat de vos réflexions.

Sur ces mots, nos deux individus reprirent, à travers le souterrain, le chemin qu'ils avaient parcouru, et allèrent retrouver leurs compagnons dans la cabane.

On sait ce qui arriva.

Le corps du marquis de Beaulieu fut englouti, avec les précautions que nous avons décrites, dans le gouffre de Fourjoyeuse.

CHAPITRE VII

Les deux cadavres.

Le lendemain du jour où s'étaient passés ces tragiques événements, deux paysans de Livry suivaient la route qui, à travers la forêt, conduisait à Paris.

Ils étaient partis au point du jour. La matinée était claire et fraîche. Le vent s'était élevé avec le soleil et promenait dans les profondeurs du bois de longs murmures. Il y a, dès l'aube, des bruits étranges sous les grandes futaies : cris d'animaux, chants d'oiseaux, glapissements ou hurlements de fauves, aboiements lointains, craquements de chênes qui entrechoquent leurs branches. Tous ces bruits bizarres, tous ces murmures confus ont quelque chose de mystérieux et de menaçant bien fait pour impressionner des âmes naïves et superstitieuses, surtout quand ces sourdes rumeurs se produisent dans un lieu mal famé !

Pierre Minot et Jacques Billette, nos deux paysans de Livry, étaient partis du village l'esprit gai, le pied alerte, l'œil émerveillé de la beauté de cette matinée dont l'éclat ensoleillé leur mettait la joie au cœur, et ils allaient causant, le verbe haut, la plaisanterie sur les lèvres, envoyant un sonore bonjour aux voisins qui humaient l'air matinal sur le seuil des chaumières, lançant une grosse plaisanterie aux jeunes villageois qui vaguaient aux champs.

Mais quand ils s'étaient engagés dans la sombre forêt et à mesure qu'ils avançaient sous bois, leur front s'était assombri et leur voix avait baissé de ton. Puis ils s'étaient parlé tout bas, comme s'ils eussent eu peur d'être entendus.

C'est que ces profondeurs boisées inspiraient à tous ceux qui les traversaient une grande terreur.

On racontait tant de drames affreux, tant d'histoires terribles, tant de légendes sanglantes sur ces lieux tristement célèbres.

A mesure qu'ils s'enfonçaient sous les halliers, nos deux compagnons de route devenaient plus taciturnes.

Leurs regards sondaient à droite et à gauche les grands arbres dont les larges troncs pouvaient cacher un malfaiteur, et interrogeaient au loin le chemin désert. Parfois un craquement subit les faisait frissonner.

—As-tu entendu ? demandait Minot dont le visage était pâle.

—Est-ce que tu as peur ? répondit Billette qui affectait une feinte bravoure.

—Et il sifflait pour tromper sa frayeur.

—Je sais bien que les voleurs ne trouveront pas grand

butin sur nous. Mais on dit que ces scélérats vous assassinaient pour un écu.

—Tout ça, c'est des histoires !

—Des histoires vraies. Tu connais l'aîné des Béchard ?

—Eh bien ?

—Eh bien ! il n'y a pas trois mois il a vu ici une chose horrible.

—Conte-moi ça, pour me faire rire.

—Rire ! c'est à faire frissonner.

—Va toujours ; je t'écoute.

—Eh ! bien, le père Béchard, était allé à Paris vendre deux vaches. Il avait avec lui son chien César, qui ne le quitte jamais. Excellente bête qui a des bons crocs. Mais que peut faire un chien contre une bande de voleurs ? Tant il y a que le père Béchard qui devait revenir le lendemain, n'était pas rentré au bout de trois jours.

—Le père Béchard aime le cabaret, le jeu et les ribaudes.

—Oui, mais voilà que le quatrième jour, le chien revint tout seul à la ferme.

—C'est qu'il avait perdu son maître.

—La famille crut qu'on l'avait assassiné ! Voilà l'aîné parti à la recherche de son père. Il lui fallait du courage, car il se mit en marche le soir, et il allait traverser de nuit cette maudite forêt. Heureusement la lune était dans son plein. Mais quand il arriva dans le bois, les ombres des arbres lui paraissaient comme des hommes qui lui barraient la route. A chaque instant il s'arrêtait ; mais il aime son père, cet enfant, et, quoique tremblant, il reprenait sa marche.

—Et il voyait qu'il s'était trompé.

—Oui. Mais voilà qu'il rencontre un voyageur arrêté ! Il s'arrête... il hésite à l'aborder.

—Il le prenait peut-être pour un voleur.

—En effet... mais l'autre avait peur aussi, car il n'avancait pas non plus. Ils se décident cependant à continuer leur route, mais l'un suivant la droite, l'autre la gauche. Pourtant le petit Béchard coupe le chemin et s'adressant au voyageur qui se tenait sur ses gardes.

—Pardón ! excuse ! fit-il en ôtant son chapeau, est-ce que vous venez de Paris ?

—Oui, fit l'inconnu.

—Vous n'avez pas vu, sur la route, un homme d'une cinquantaine d'années, la barbe rousse, haut de taille, vêtu d'une veste et de chausses grises.

L'inconnu regarda l'enfant et hésita à répondre.

—Est-ce que c'est un ami, un parent ? demanda-t-il enfin.

—Hélas ! c'est mon père que nous attendons depuis cinq jours.

—Pauvre enfant ! murmura le voyageur.

—Mon Dieu ! l'auriez-vous vu ? lui serait-il arrivé malheur ?

—C'est que...

Et l'inconnu hésitait.

—Au nom du ciel, parlez, supplia l'enfant, mon père...

—Eh bien ! fais encore une centaine de pas et tu le trouveras là-bas, étendu dans son sang.

Le malheureux garçon poussa un cri de désespoir.

—Mon père ! mon pauvre père !

Le voyageur s'était éloigné rapidement.